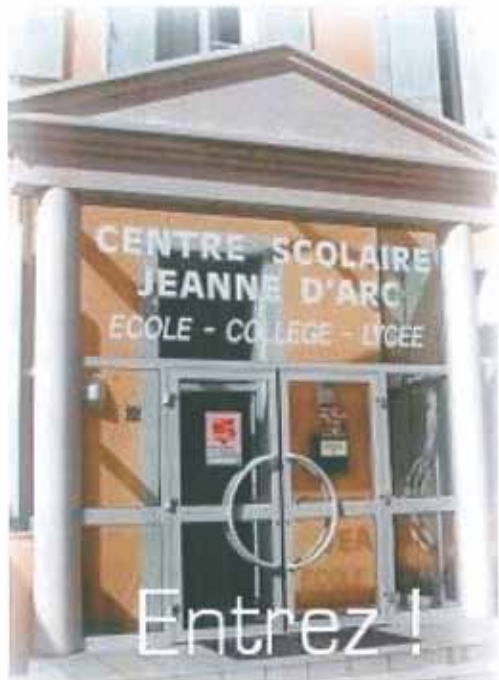


RACINES D'ALLIANCE VI



RENCONTRE ALLIANCE CHAMPAGNOLE

TOUSSAINT 2010 - 29 octobre - 1^{er} novembre



Bienvenue à vous tous :

venus d'Angleterre, de Belgique, d'Italie ... et de France bien sûr !

Bienvenue et merci à **Monsieur Mariani**, Directeur de l'Observatoire Pédagogique National, d'être parmi nous pour animer cette journée.

Nous regrettons l'absence du **Père Lambert**, de **Mère de Reviens**, de **Sœur A.M. Fautrad**, de nos deux directeurs guinéens (faute d'avoir obtenu le visa à temps) ainsi que celle de **Lucienne Zoma** du Burkina Faso. Il y a aussi **M. de Calan**, Président de l'Association Foyer Notre-Dame à Pigeon-Mortagne, et **Mesdames**

Aveline, Lechat et Lacroix qui n'ont pas pu nous rejoindre pour différentes raisons.

C'est avec une très grande joie et non sans émotion que je vous accueille pour cette 7^{ème} **rencontre de l'ALLIANCE** ici à **Champagnole** où notre première rencontre a vu le jour en 1998. Pour rappel, celle-ci a été suivie :

de **Pigeon 2000, Bruxelles 2002, Italie 2004, Norwood 2006, La Délivrante 2008** (avec ses alentours).

Je voudrais remercier très chaleureusement tous ceux et celles qui ont participé d'une manière ou d'une autre à préparer cette rencontre.

A la rencontre des 11 - 12 novembre 1998, ici même, étaient invités les Directeurs avec un ou deux collaborateurs ; aujourd'hui nous sommes une centaine. Que de chemin parcouru !

A cette première réunion de l'Alliance, Sœur de Reviens a fait un exposé intitulé :

***Les 4 axes porteurs de l'esprit de Mère Sainte Marie :
AUDACE, VERITE, FOI, SENS INNE de l'EDUCATION***

C'est un document fondateur énonçant les principes fondateurs de la Congrégation. Permettez-moi de vous les rappeler aujourd'hui (cf. feuille ci-jointe).

Nous avons désormais un autre support de référence :

les RACINES D'ALLIANCE I

élaborées par une équipe de directeurs, d'amis de la Congrégation, soucieux de transmettre la pédagogie originale de Notre Fondatrice, Mère Sainte Marie.

Merci à vous tous d'être là, pour faire ce bout de route ensemble, dans la convivialité et la souci du bien des jeunes qui nous sont confiés, pour en faire des adultes responsables.

Je vais laisser la parole à Monsieur Yves Mariani pour nous entretenir de la modernité du Plan d' Education de Mère Sainte Marie, des « orphelines » adoptées par les Sœurs en 1831.

Qu'est-ce aujourd'hui qu'un orphelin ? Cette question posée par Nelly Bertrand a été entendue par Monsieur Mariani. Je lui cède la parole.

Mère Heidi KOLLER





CHAMPAGNOLE - TOUSSAINT 2010

Journée de réflexion et d'échanges avec Yves MARIANI, Observatoire Pédagogique National de l'Enseignement Catholique

Orphelins de qui, de quoi, les jeunes? Une crise des adultes !

PRESENTATIONS

Bruno MAGDELAINE

La Mère Générale, que je remercie pour la chaleur de son accueil, nous le rappelait : la première réunion a eu lieu ici même en 1998, à Champagnole et, je m'en souviens, à l'époque on avait dit qu'il y aurait un avant et un après Champagnole 98. Evidemment, nous sommes dans l'après. Il serait fastidieux de rappeler tous les thèmes que nous avons travaillés ensemble à chacune des réunions. La Mère Générale a rappelé celui de 1998 ; il y a toujours un mot qui me paraît fédérateur et le dénominateur commun de la Congrégation - au-delà de l'envie de bien faire - c'est l'**audace**. La Congrégation, tout au long de son histoire, a fait preuve d'audace et si elle existe aujourd'hui, comme elle est présente un peu partout et continue de se développer malgré la situation démographique que vous connaissez, c'est parce qu'elle ne cesse d'en faire usage en invitant tous les éducateurs à l'audace éducative. Je pense qu'avec Yves Mariani nous avons des raisons et des thèmes sur lesquels nous pourrions nous appuyer pour faire preuve d'audace avec les jeunes d'aujourd'hui, dans un environnement un peu différent.

Présenter Yves Mariani, c'est très compliqué et très facile à la fois, mais je le laisserai faire : il dira ce qu'il a envie de dire de lui, qui peut éclairer son intervention et ses propos. Je voudrais simplement vous dire : pour qui travaille dans l'Enseignement Catholique en France, le nom d'Yves Mariani est une référence permanente. On retrouve Yves Mariani partout, dans les colloques, dans les revues, sur internet. Si vous tapez « Yves Mariani » sur internet, vous avez une déclinaison importante de liens qui illustrent la richesse du rôle qu'Yves Mariani joue. Je crois que l'on peut citer aussi Christiane Durand avec laquelle il travaille en binôme depuis de nombreuses années, dans l'accompagnement et la formation des équipes éducatives. J'ai connu Y. M. il y a de nombreuses années dans le cadre d'une association qu'il avait créée avec Christiane Durand, qui s'appelle *Equipe et Projets*, et qui formait des équipes pédagogiques dans le domaine pédagogique ou éducatif. Cette association leur a servi de tremplin pour être appelés par le Secrétaire Général de l'Enseignement Catholique à animer l'*Observatoire Pédagogique National* dont s'est doté l'Enseignement Catholique il y a quelques années, pour insuffler dans les établissements une dynamique pédagogique et éducative forte. Leur mission est pleinement remplie dans ces différents domaines.

Nous avons souhaité faire appel à Yves Mariani parce que nous pensons qu'il peut apporter aujourd'hui beaucoup d'éléments à notre réflexion et ainsi, alimenter notre réflexion sur le *Projet d'Education* de Mère Sainte Marie et la façon dont nous essayons de le vivre dans nos différents établissements. Pour présenter le thème choisi, je laisse la parole à Nelly Bertrand qui, en tant que Directrice à l'époque de Champagnole et de Salins, s'était engagée à accueillir et organiser cette journée. Je profite de l'occasion pour saluer Martine Colombier qui a pris le relais à la rentrée et qui a présidé, avec tout le personnel de *Jeanne d'Arc*, à l'organisation de ces journées de l'Alliance NDF.

Nelly BERTRAND

Je me permets comme « une vieille de La Jeanne » de vous dire que je suis heureuse d'être là, même si ce n'est plus tout à fait chez moi, ça reste malgré tout un endroit privilégié dans mon cœur. Je suis heureuse de revoir des visages, d'entendre des voix et de partager un petit moment avec vous tous.

Je vais essayer d'être compréhensible. En quelques mots, j'ai vécu le charisme de la Mère fondatrice de façon concrète, au quotidien lorsque je suis arrivée à la *Jeanne* et j'ai été nourrie par tout ce que Sœur Nicole, mais aussi Sœur Marie-Odile et Sœur Nicaise, nous ont apporté. Et lorsque nous sommes passés à une phase d'écriture, d'expression plus lisible qui avait pour objectif de transmettre, de façon partagée tout ce que nous vivions au quotidien, il m'est apparu une chose extraordinaire : c'est que c'était un plan écrit au XIX^{ème} siècle pour des orphelines, et qu'il était paradoxalement d'une modernité assez exceptionnelle. D'où ma question : pourquoi avait-elle été capable de cerner d'aussi près les préoccupations qui étaient les nôtres en 1980, en 1985 et plus tard ?

En lisant de façon un peu plus approfondie, j'ai perçu une deuxième interrogation : comment peut-on continuer à transmettre tout cela à des jeunes qui, heureusement aujourd'hui, sont de moins en moins orphelins ? C'est sans doute qu'il y a très certainement chez ces jeunes qui nous côtoient et auxquels nous essayons d'apporter quelque chose, des manques qui sont d'une autre nature.

Au fur et à mesure de mon expérience, j'ai un peu affiné tout cela. Aussi, lorsque nous avons échangé avec l'équipe de direction l'année dernière, nous sommes tombés d'accord sur deux mots clefs : c'est-à-dire « modernité » et ce concept « d'orphelin ». Aujourd'hui, quel sens peut-il avoir ? En quoi, les jeunes que nous avons dans nos établissements sont-ils orphelins ?

J'ai donc communiqué cela à Yves Mariani que je connaissais déjà - j'avais eu l'occasion de l'entendre à mainte reprise - pensant qu'il pouvait nous apporter sinon des réponses, au moins des pistes et des éclairages. Il a assumé la proposition comme sienne ; aujourd'hui il est là pour nous faire part de son expérience et de tout ce qu'il a envie de nous communiquer.

Yves MARIANI

Chers Amis bonjour, je suis très ému de démarrer après ce genre de présentation. Moi, je n'ai jamais tapé « Yves Mariani » sur internet, je vous rassure. Ne le faites pas ; ça ne sert absolument à rien.

Si je suis là c'est d'abord pour essayer de rattraper mon absence d'il y a deux ans. Je voyage beaucoup et ma santé n'est pas toujours au rendez-vous des voyages : de temps en temps, il y a des soucis. La deuxième raison est qu'il est très difficile de refuser quelque chose à Nelly ! La vraie raison - c'est celle-là dont j'ai envie de vous parler tout de suite - c'est que j'ai trouvé effectivement votre questionnement tout à fait passionnant. Alors je ne vais pas me présenter : ça n'a vraiment aucun intérêt. En revanche, vous dire plutôt dans quoi on travaille dans cet Observatoire et vous expliquer la façon un peu bizarre dont je vais vous parler. Alors, comme ils ont dit qu'ils me connaissent bien, ils sont en partie responsables des bêtises que je vais dire aussi. Je le dis aussi pour nos amis : j'ai beaucoup travaillé avec l'Enseignement Catholique belge francophone, pas beaucoup avec l'Italie que je connais moins bien, je vais assez souvent en Angleterre. Je suis très heureux de cette dimension de votre réseau. J'ai l'habitude de parler beaucoup et vite ; je vais essayer de parler un peu moins vite et un peu moins pour permettre la traduction pour nos amis italiens. N'hésitez pas si cela va trop vite à me taper un peu sur la tête pour me freiner.

Présentation (suite) : une fidélité créatrice

Une fidélité créatrice, ça va être ma façon de présenter notre travail. Mon travail au quotidien consiste à être au quotidien dans les établissements scolaires, de la petite enfance à l'université, pour - c'est notre rôle d'Observatoire - **essayer de comprendre ce qui se passe, essayer de réfléchir à des évolutions profondes**. Depuis un mois, je suis essentiellement centré sur un travail avec de nombreux autres collègues, qui consiste à écouter des jeunes entre 6 et 30 ans (excusez ce très large éventail) pour évaluer leur rapport à l'avenir, à la réussite, au sens qu'ils donnent à leur vie.

C'est assez impressionnant, je ne vous le cache pas. Beaucoup de choses que je vais vous dire aujourd'hui viennent de ce travail très concret. A partir de ces observations, nous faisons des films, des documents, des supports qui ont pour rôle - c'est le deuxième rôle de l'Observatoire - **d'aider les équipes éducatives à vivre le projet de l'Enseignement Catholique**. Nous avons un rôle d'animation dans l'Enseignement Catholique français autour d'une démarche qui s'est appelée la Démarche des Assises. Voilà, pour situer les choses.

Donc, une sorte d'aller et retour permanent : je dois faire 300 000 kilomètres dans l'année grosso modo entre des lieux très différents. Vous savez, il y a des établissements catholiques de centre-ville où un Enseignement Catholique ouvert à tous n'accueille que certains élèves ; puis il y a d'autres établissements ailleurs - par exemple en milieu rural qui est un peu mon pays à moi - où on accueille tout le monde, quoi qu'il arrive. Et puis, il y a d'autres établissements qui sont aujourd'hui en France au bord de la falaise, en difficulté, où des parents, des enseignants se battent pour être fidèles à une tradition. Enfin, il y en a d'autres qui vivent bien, voire très bien. L'Enseignement Catholique français est un enseignement - je le dis pour nos amis des autres pays - extrêmement contrasté. Quand on va d'une région à une autre, d'un diocèse à un autre, on voit des réalités très différentes. C'est un peu notre travail d'essayer de faire du lien entre toutes ces réalités-là. Je n'ai pas de préférence ; tout est intéressant : tel est notre cadre de travail.

Ce que je vais partager avec vous aujourd'hui, qui va peut-être vous déranger un petit peu - je vous le dis tout de suite - vient de ce qu'on observe. Alors, on ne sait pas mieux que les autres, mais on est centré sur la parole des acteurs aujourd'hui. Voilà notre travail et voilà pourquoi je suis là avec vous.

La dernière raison pour laquelle j'étais très heureux de vous rejoindre hier soir, même si c'était un peu

compliqué vu le contexte des transports en France aujourd'hui, c'est que nous travaillons depuis maintenant quatre ans à l'*Observatoire avec l'URCEC (Union des Réseaux Congréganistes de l'Enseignement Catholique)* pour œuvrer dans le sens d'une fidélité créatrice. Avec ma collègue, Christiane Durand, avec qui je partagerai notre rencontre, nous sommes en train de travailler autour de l'ensemble des charismes des congrégations. Même si les congrégations sont dans des moments différents de leur histoire, elles ont pratiquement toutes un point commun : c'est qu'elles se posent avec beaucoup de force la question de la transmission des charismes. Je n'ai pas besoin de développer. Ce n'est pas tant de passer le relais aux laïcs ; c'est beaucoup plus compliqué que ça : **comment faire vivre ces charismes ?**

Il y a un an, j'étais avec une autre congrégation, les *Filles de Saint Vincent de Paul*. Nous avons travaillé pendant une semaine à Bruxelles dans la même logique que la vôtre. Dans l'année, je dois bien vivre une quinzaine ou une vingtaine de week-ends - pas comme le vôtre, il ne peut pas y en avoir comme le vôtre ! - mais qui, en tout cas, ont le même objectif, c'est-à-dire faire vivre les intuitions d'inventeurs, d'inventrices, de gens qui étaient un peu bizarres quand même, qui ont fait un « pas de côté ». Pour faire quoi ? Pour **oser répondre aux signes de leur temps**. Je ne connaissais pas votre fondatrice et vous m'en avez donné l'occasion il y a deux ans. Nous sommes frappés par l'extraordinaire modernité des intuitions d'un certain nombre de ces grands fondateurs. Ce que je vous propose - non, je ne vais pas vous parler de votre fondatrice, vous le faites mieux que moi -, c'est de vous parler de ce que nous identifions aujourd'hui comme **défis de la modernité** et de voir comment, effectivement, ce grand mot d' « audace », ces documents que vous avez montrés, sont aujourd'hui **effectivement des réponses que nous avons à construire**.

Même si j'ai été un peu long, voilà dans quel sens je vous rejoins. Je vous propose de prendre la route, de faire du chemin ensemble autour de cette question que j'ai trouvée passionnante. Quand Nelly m'en a parlé, il y a un peu moins d'un an, j'ai été enthousiaste. Je comprends bien pourquoi réfléchir à la notion d'orphelin dans l'histoire de votre congrégation a du sens - mais je ne veux pas réduire l'histoire de votre Congrégation - je pense que cela a un sens tout particulier dans le monde d'aujourd'hui. Alors, je vais vous provoquer : vous êtes tous tellement polis, tellement sages dans cette salle ; moi je suis le sale gosse de la salle, je suis le mauvais élève qui ne pense pas comme il faut, qui n'est pas conforme, je ne suis pas très conforme.

PROPOS : des bouleversements anthropologiques : la question des parents - une crise des adultes

Introduction

Ma question est : « **De quoi les jeunes aujourd'hui sont-ils orphelins pour affronter leurs difficultés au quotidien ?** » La majorité d'entre eux dans nos établissements ont des parents ; il y a plutôt moins d'orphelins qu'avant. Et j'ose dire : De quoi sont-ils orphelins ? J'aurais une autre façon de poser la question, qui est commune avec d'autres congrégations aujourd'hui : **Quelles pauvretés rejoindre aujourd'hui pour les éducateurs dans le monde d'aujourd'hui ?** Vous avez des congrégations qui ont mis le mot de pauvreté au frontispice de leurs établissements. Quand Jean-Baptiste de La Salle inventait des réponses à la pauvreté au XVII^{ème} siècle, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire aujourd'hui ? Je suis parti un peu de cette idée-là pour développer trois ou quatre points selon le temps qu'on aura, trois quatre idées que j'ai envie de partager avec vous.

Mon propos s'appuie sur deux sources : mon travail quotidien d'observation d'une part et, d'autre part, la lecture, une réflexion qui vient des sciences humaines, aujourd'hui méconnues dans le domaine de l'éducation très curieusement ; nous avons aujourd'hui des sociologues, des psychologues, des psychiatres etc. qui nous disent des choses absolument fondamentales sur l'époque que nous vivons. Et moi, mon quotidien, c'est de **vivre avec des parents**, je travaille beaucoup avec des mouvements de parents d'élèves et il n'est pas rare que je traverse la France pour faire une réunion avec 15 parents un soir parce qu'ils ont besoin de parler, d'être écoutés (excusez-moi, j'ai été très sage jusqu'à présent ! l'école n'écoute pas les parents ; elle ne sait pas quoi en faire des parents : ils sont trop présents ou ils ne sont pas assez présents. Mais c'est difficile la question des parents aujourd'hui, très difficile).

Et bien, que ce soit des parents ou des enseignants aujourd'hui, nous sommes tous traversés par des bouleversements - on parle de la crise, vous savez - par des bouleversements anthropologiques, des bouleversements de la condition humaine. En 50 ans, nous avons vécu des bouleversements qu'aucune génération de l'humanité n'a vécus dans toute l'histoire de l'humanité. C'est normal que ça fasse du trouble. Mais nous courons un grand danger, c'est de faire comme les mauvais médecins. Les mauvais médecins traitent les symptômes. Alors, on a des symptômes de ce grand bouleversement à l'école : il paraît que les élèves s'ennuient à l'école - très ennuyeux effectivement ! - . Moi, je trouvais même cela assez confortable ! On fait même des colloques sur l'ennui à l'école ! Vous n'avez pas idée à quel point un colloque sur l'ennui à l'école est ennuyeux ! Alors, du coup, on demande aux enseignants de motiver les

élèves ; je connais des enseignants qui mettent les pieds au mur pour motiver les élèves. On ne sait plus quoi inventer :

- o Il faut leur faire plaisir à ces pauvres chéris ! Symptôme.
- o On dit : les élèves ne travaillent plus : symptôme.
- o On dit : les parents ne s'occupent plus de leurs enfants : symptôme.
- o On dit : l'école est sourde : symptôme.
- o Continuez. Continuez.

Laissons tout ça ! Bien sûr qu'il y a des parts de vérité dans tout ce qui est dit là. Je ne le discute ni de près ni de loin. Mais il faut comprendre qu'on est dans des grands bouleversements et je voudrais qu'on prenne une petite demi-heure ensemble pour réfléchir tranquillement. Sans s'occuper des symptômes tout de suite. Vous avez pris trois jours pour vous évader des symptômes. Laissez-les, vous allez les retrouver mardi ou mercredi.

Ce que je vais développer maintenant, je vais beaucoup le simplifier parce qu'il nous faudrait trois jours de séminaire pour développer ce que je vais vous exposer en une petite demi-heure ; vous pourrez en retrouver une trace écrite dans un document intitulé « **Un temps nouveau pour l'éducation et la pédagogie** » que vous pouvez vous procurer au *Service de Publications de l'Enseignement Catholique*. Je vais être obligé d'être un peu simple.

On considère qu'il y a 6 grands bouleversements - oui, je risque le mot ; il est un peu prétentieux - « anthropologiques », qui concernent la condition humaine : notre rapport au temps, notre rapport à l'identité - je ne vais pas les prendre tous, n'ayez pas peur ! - notre rapport au travail, notre rapport au bien commun, au vivre ensemble... Allez, j'arrête. C'est pour vous dire qu'on n'est pas devant des petits changements. Je vais en prendre deux pour les illustrer à partir de situations très concrètes que je vis au quotidien dans des établissements, pour essayer de dire en quoi ces jeunes, pour beaucoup d'entre eux (je ne parle évidemment pas de leur situation familiale) sont aujourd'hui en risque d'être des orphelins.

1.1. **Première idée : Réinventer des distances qui font sens**

Première idée : Ils risquent d'être des orphelins... parce qu'ils **n'ont plus d'aînés**. L'aîné, c'est le plus grand, l'aîné c'est « celui qui est passé avant ». Dans mon village, quand j'étais chef d'établissement, ce n'est quand même pas il y a deux mille ans, c'est il y a une vingtaine d'années (bon, c'est loin ; je suis vieux, mais quand même !), quand on se réunissait dans une salle comme celle-là, on me demandait de venir parler avec le club des Anciens. Les Anciens, ce n'étaient pas les vieux, **c'étaient les Anciens**. Et dans le mot « ancien » qu'on trouve en latin (je ne vais pas faire un cours), il y avait quelque chose qui avait de la valeur, qui était prestigieux. Ils pouvaient être pénibles, désagréables, radoter, oui mais c'étaient des Anciens et on disait aux enfants : « *Vous leur devez le respect* ». Ils avaient l'expérience. Aujourd'hui, nous vivons depuis 50, 60 ans, peut-être 100 ans mais ça s'accélère beaucoup, un très grand bouleversement qui fait que les grands, je veux dire les grands, les aînés, les adultes, ont un fantasme terrible : c'est de rester jeune. A 150 € le pot, c'est donné, c'est pas cher : **Rester jeune !**

Une publicité d'un grand fabricant de vêtements français, qui doit travailler à l'international à mon avis, est construite maintenant depuis six ans chaque année sur une campagne de photos qui met en scène une mère avec sa fille. Oui, nous ne sommes pas les seuls à lire ce genre de revues. Pourquoi pas ? pour le très vilain sociologue que je suis, qu'est-ce que je vois moi sur ces photos ? Je vois quelque chose qui est vieux comme le monde : une fille qui veut ressembler à sa mère. Très précieux comme mécanisme ! Cela pourrait être un petit garçon avec son papa ; il n'y a pas de connotation sexiste à ce moment-là de mon propos, soyez paisible. Oui, aux plus grands, ça donne envie de grandir. Ça, c'est très bien. Et ce n'est pas si grave que les petites filles de l'école primaire s'habillent comme des bimbo de 17 ans - je ne dis pas qu'il ne faut pas s'en occuper ; on va en parler des limites tout à l'heure - mais c'est un mouvement, il n'a rien de nouveau, je suis désolé de vous le rappeler mais c'est vieux comme le monde. En revanche, ce qui est embêtant dans mes photos, qui est embêtant pour le sociologue et pour l'anthropologue - vous me voyez venir - c'est que sur ces photos je vois des **mères qui veulent ressembler à leurs filles**. D'ailleurs, dans la dernière publicité, elles sont simplement identifiées par deux prénoms. C'est une plaisanterie ? Laissez la publicité où elle est, mais la publicité nous dit toujours des choses très fortes sur la société dans laquelle on vit.

Aujourd'hui, des jeunes vivent des difficultés importantes parce que les adultes, parents ou non, la génération qui précède est en difficulté, est en crise par rapport à cette vocation d'être « aînés », « plus grand que ». Aujourd'hui, il n'y a pas de crise de la jeunesse, non, non ; il y a **une crise des adultes en tant qu'aînés**, en tant que « plus grands ». Il ne faut pas leur reprocher (je n'ai pas le temps ; il faudrait la journée, je crois, ce serait passionnant). Il y a des raisons qui expliquent cela. C'est pas tout à coup les adultes qui sont devenus vilains : il faut arrêter de se culpabiliser. En revanche, c'est un grave problème

pour les jeunes d'avoir des adultes qui ont du mal à garder cette position de « plus grand que ». Je ne vous parle pas plus des parents que des enseignants, des éducateurs, je vous parle de **tous les adultes**.

Un jeune enseignant me disait récemment : « *Je travaille pas mal avec des jeunes enseignants ; c'est passionnant. Je les trouve plein de courage, je suis très optimiste curieusement. Tu comprends, moi j'ai 28 ans, alors pour parler aux jeunes c'est facile.* ». Mais non, ce n'est pas cela du tout ! 28 ans, 50 ans (50 ans on peut être fatigué, ça se trouve), il ne s'agit pas d'être proche. **Ce qui est aujourd'hui en crise, c'est la distance entre l'adulte et le jeune.** C'est presque un mouvement de bascule. Nous sortons d'un monde - certains dans cette salle qui ne sont pas les plus jeunes le savent : on a démarré dans un monde où les adultes, culturellement, étaient loin : les enfants ne parlaient pas à table. C'est un code. Cela avait des avantages extraordinaires ; ça avait aussi un certain nombre d'inconvénients qui ont construit une bonne partie des névroses qui sont représentées dans cette salle, au moins statistiquement. Pour que vous ne disiez pas que c'était un monde idéal, n'est-ce pas ! A ne jamais écouter l'enfant, on fait de grosses bêtises aussi, n'est-ce pas ? Et on est passé dans un monde - très brutalement, quelques dizaines d'années, donc ce n'est rien - où, tout d'un coup, l'envie des adultes c'est (excusez-moi d'être vulgaires) d'être « collés aux jeunes » : « pareil, comme toi ».

Vous connaissez tous cette scène : le papa chahute avec son petit garçon - peu importe l'âge du petit garçon - ; il chahute, chahute ; puis, tout d'un coup, le petit garçon donne une gifle à son père et il est puni. Le gamin ne comprend pas : « Ben on jouait ! ». Pendant cinq minutes le père joue à être à égalité avec lui, puis, tout d'un coup : « Ben non, tu me dois le respect ». L'enfant est troublé ; il ne sait pas. **Entre trop près et trop loin, l'audace aujourd'hui c'est de réinventer des distances qui font sens pour les jeunes et pour les adultes.**

Quand on est trop loin en tant qu'adulte, l'enfant peut se sentir orphelin ; mais quand on est trop près, il peut se sentir encore plus orphelin. C'est ça la question : « *Tu as 28 ans, mais ce n'est pas parce que tu as 28 ans que tu as un bon rapport avec les élèves. Tu as un bon rapport avec les élèves parce que tu es à la bonne distance et qu'ils ne te font pas peur.* ». On est d'accord. Vous voyez bien que du coup, c'est une caricature ; je pourrais vous faire un discours savant, vous donner plein de références. Je vous renvoie à notre petite publication où vous les trouverez.

1.2. **La bonne distance ôte l'angoisse**

Ce qui se passe aujourd'hui, qui est très important, c'est qu'il faut absolument - excusez-moi d'être catégorique - que l'on retravaille cette question de **la bonne distance parce qu'elle est la condition qui permettra aux jeunes de grandir.** Ces jeunes sont en risque d'être orphelins parce qu'ils n'ont plus d'aînés ; parce que, quand on n'a plus d'aînés, on a peur, on est angoissé.

Je vous raconte une histoire. Je ne suis pas éthologue ni spécialiste du monde animal mais je vais prendre un **exemple dans le monde animal.** C'est l'exemple de deux troupes de singes, pas trop éloignées de notre règne à nous : **deux troupes de babouins.**

Première troupe de babouins : les jeunes se réunissent, peut-être dans la rue, je ne sais, et disent au grand babouin : « *Nous voulons aller dans la forêt.* ». C'est une troupe de babouins « old », pas « cool », ancien modèle. Les grands babouins disent : « *Très bonne idée ! à votre âge il faut découvrir la forêt.* » Un peu profs, un peu éducateurs... un peu comme vous, quoi ! « *C'est très simple, vous vous mettez au milieu et nous, nous nous mettons aux quatre coins.* ». Fureur des petits babouins : « *C'est toujours la même chose, on n'est pas libres, c'est une prison, on ne peut jamais rien faire.* ». Et très curieusement, pendant que les petits babouins rouspètent, tapent du pied, râlent, les grands babouins ont le sourire et, alors, ça ne leur fait rien. Ils ne disent pas : « *Mon Dieu, ils sont tristes* » ; non, ça ne leur fait rien ; même, ça les fait rire.

Donc la troupe démarre vers la forêt, les petits babouins râlant, les grands babouins souriant. On arrive à l'orée de la forêt. Vous savez bien, vous qui êtes des spécialistes, il y a une chouette qui fait son travail ; donc la chouette fait son travail de chouette : elle fait du bruit. Terreur des petits babouins qui n'ont jamais vu de chouette ! Les petits babouins se retournent vers les grands babouins : « *Qu'est-ce que c'est ?* ». « *Mais c'est une chouette, un animal extraordinaire qui accompagne l'homme depuis que l'homme est homme.* » Et les voilà partis pendant une demi-heure pour leur parler de la chouette. Les petits babouins ont des yeux comme ça ! Puis ils traversent la forêt. Après la chouette, il y a le renard ou ce que vous voulez. Evidemment, les petits babouins ont oublié de taper du pied ; ils sont simplement passionnés par la découverte de quelque chose qu'ils ne connaissaient pas.

Deuxième troupe de babouins. Après je m'arrêterai. Même chose, les petits babouins demandent à aller dans la forêt. Là, on est dans le groupe des grands babouins « in », ils ne sont pas « old », ils sont vraiment « cool ». Donc, les grands babouins disent « *Très bonne idée ! - et phrase fondamentale - « Nous aussi on a envie d'aller dans la forêt.* ». Donc, ils vont dans la même forêt, même motivation. La chouette fait son même travail : terreur des petits babouins qui se retournent vers les grands babouins, qui répondent : « *Je crois que c'est une chouette... je ne connais pas trop... oh ça ne doit pas être trop dangereux...* » Evidemment les petits babouins ne sont pas au milieu, ils courent dans tous les sens ; on en a perdu trois, on en retrouve deux. Après toutes ces découvertes dans la forêt, les petits babouins, un petit peu

inquiets avec la chouette, très inquiets avec le passage du sanglier, terrorisés par je ne sais quoi, sortent enfin de la forêt et là : « *Ouf ! plus jamais on n'y retournera, c'est beaucoup trop dangereux !* ».

Je vous ai parlé de babouins, nous sommes d'accord. Je ne vous ai pas parlé d'autre chose. Eh bien, je vous ai parlé de la **fonction d'ainés : les jeunes ont besoin de vieux babouins**. Le vieux babouin, ce n'est pas celui qui les met en rang. Non. Le vieux babouin, c'est celui qui est déjà allé dans la forêt et qui va permettre qu'on la traverse en sécurité pour permettre d'être curieux. C'est ça : l'ainé, il est passé devant : « *Ne t'inquiète pas, ce n'est pas grave* ». Vous voyez ce qui se passe dans le monde d'aujourd'hui ? Les aînés disent : « *Non, le monde de demain : terrible ! mes pauvres enfants, on n'aimerait pas être à votre place. C'est épouvantable. L'écologie, le machin...* ». Fonction d'ainés : angoisse. **Nous avons des jeunes terrorisés par l'avenir**. Est-ce qu'on se représente qu'en France - je dis en France parce que c'est une réalité que je connais - depuis maintenant sept ans, des jeunes descendent régulièrement dans la rue pour dire l'inquiétude qu'ils ont quant à leur retraite. Ce que cela dit de la société d'aujourd'hui ? Vous ne trouvez pas qu'il y a un petit bouleversement là ? C'est un tremblement de terre. Je pourrais continuer longuement.

1.3. **Réinventer le rapport au temps**

Il y a une crise des éducateurs dans ce rôle d'ainés, qui s'explique. **L'angoisse, un enfermement dans le temps présent**. Vous savez, le philosophe Nietzsche avait eu cette intuition infiniment géniale, à la fin du XIX^{ème} siècle : il avait décrit l'homme comme attaché au piquet de l'instant. Quand on est attaché au piquet de l'instant du fait qu'on ne se projette pas dans l'avenir, on ne peut pas apprendre.

Je vais essayer d'être un peu concret. Vous savez, je vois beaucoup d'écarts entre les établissements où je me promène. Au bout d'un quart d'heure, dans un établissement, on a l'impression d'être dans un lieu paisible, serein, calme, les gens vous disent bonjour, les enfants vous disent bonjour en souriant. Puis quand on arrive dans un autre : on n'a pas le temps de vous parler, l'emploi du temps, etc. Il y a des choses qui se construisent ou qui ne se construisent pas ; ce n'est pas une fatalité. Aujourd'hui, notre premier objet de travail, ça pourrait être un objet de travail entre vous selon qu'on est dans le centre de Bruxelles, à Champagnole ou ailleurs. Continuez, il y a des réalités multiples qui sont les nôtres. Je n'en juge aucune.

Comment construisons-nous la sécurité qui va permettre aux jeunes d'aujourd'hui d'apprendre la sécurité psychique, relationnelle ? Ce qui est nouveau aujourd'hui, c'est qu'être aîné aujourd'hui, c'est être le plus grand, c'est d'avoir été avant, c'est d'être près. **On ne peut pas éduquer de loin aujourd'hui. Cela, c'est nouveau. On est obligé d'être plus près ; mais, plus près, ça ne veut pas dire « collé »**. Donc, être trop près ou trop loin, on risque de faire des orphelins angoissés. Donc bouleversement du rapport au temps qui est un bouleversement anthropologique (on a essayé de décrire ça en deux pages dans le petit document dont je vous ai parlé ; vous pourrez retrouver cela).

2.2. **Deuxième idée : le rapport à l'autorité**

Deuxième bouleversement qui fait qu'ils peuvent être orphelins : c'est évidemment le **rapport à l'autorité**. Mais je ne vais pas employer longtemps le mot « autorité » si vous le voulez bien parce que maintenant - en tout cas dans notre pays - il est piégé.

Quel est le deuxième rôle de l'ainé ? C'est de **mettre des limites** : un enfant ne grandit pas sans limites. Ce n'est pas un point de vue rétrograde : que les « cool » ne me fassent pas de mal ! On peut être cool et mettre des limites : ne mélangeons pas tout. Vous savez qu'aujourd'hui, tous ceux qui, depuis quatre ou cinq ans notamment, ont la charge de s'occuper des jeunes en difficultés ou en fragilité : psychologues, psychiatres, psychanalystes, tirent la sonnette d'alarme. Vous savez, ils ne sont jamais d'accord généralement entre eux : pour cela, ils sont tous d'accord. Alerte ! des jeunes vont mal - certains vont mal, voire très mal - parce qu'ils ne peuvent pas éprouver de limites dans leur développement. Je n'ai pas parlé de l'autorité ; je parle des limites. Un psychanalyste qui s'appelle Benassayag a cette phrase simple : « *Quand tout est possible, rien n'est réel* ». C'est un problème psychanalytique. Nous connaissons tous ces petits enfants qui arrivent à l'école - en France, dès trois ans - comme des bolides. Ce sont de vraies auto-tamponneuses : ils se tapent dans tout : les autres, les murs ; ils se tapent eux-mêmes ; ils sont le centre du monde. Ils voient une voiture, ils se jettent dessus. Ce sont des petits animaux dans la jungle. Ils ne savent pas que les autres existent, ils n'ont pas de limites ; ils vont l'apprendre. Il ne faut pas se paniquer, ça va prendre un peu de temps, ça va venir. Il s'est trouvé que dans leur vie, ils ne l'ont pas appris avant.

Bien sûr, il y a des parents qui n'arrivent plus à éduquer mais c'est un problème global de société : nous renvoyons les enfants vers des vertiges de toute puissance. Connaissez-vous le taux d'augmentation des pathologies psychiatriques chez l'adolescent aujourd'hui ? 250 % tous les trois ans ! Attendez, ne vous affolez pas ; c'est une minorité. Oui, mais ça explose. Quand on n'a pas de limite, au sens strict, on devient fou. Et aujourd'hui, c'est une vraie difficulté. Alors là, il faut que vous me donniez quelques minutes parce qu'il faut expliquer pourquoi. Sinon, mon propos va être très dangereux, culpabilisant ; vous sentez bien que si je suis venu, c'est plutôt pour l'inverse.

Il y a une crise de l'autorité chez les adultes. Ce n'est pas chez les enfants ; je vois bien que **dès que l'adulte arrive à se repositionner, ça va, ça marche toujours**. Alors, pour me faire comprendre, je raconte toujours la même histoire. Alors, ça, c'est une histoire d'Yves Mariani, un peu louche, c'est un peu bricolé, quoi. Avant, c'était sérieux. C'est l'histoire d'une petite fille avec sa maman ou d'un petit garçon avec son papa, peu importe. La maman dit à sa petite fille : « **Nous allons aller voir ta grand-mère** ». **La petite fille qui est une vraie petite fille d'aujourd'hui répond : « Non »**. C'est clair !

Je vous propose, dans cette histoire imaginaire, quatre scénarios de réponse de la maman ou du papa. Mais ce sont des scénarios que j'ai inventés. Ce n'est pas une histoire vraie, pas comme celle des babouins !

- Premier scénario inventé par mon imagination délirante. Il faut mettre le ton (les garçons ne savent pas beaucoup faire) : « *Tu sais, tu me fais beaucoup de peine* ». Cela s'appelle du **chantage affectif**. Oui, je ne sais pas où j'ai pu trouver ça.
- Deuxième scénario : « *Eh bien, écoute, en allant voir ta grand-mère, nous allons nous arrêter devant le magasin...* » On vous l'a raconté déjà ? Comme il faut toujours être optimiste et que vous devez commencer à avoir faim, on va parler de **négociation**. Vous voyez, je suis optimiste. Je pourrais dire mieux ou pire, comme vous voudrez.
- Troisième scénario, peut-être un peu moins inventé celui-là : « *Tu mets ton manteau et tu montes dans la voiture* ». Ce scénario-là, depuis que l'homme existe, ça a été le scénario unique de tous les éducateurs jusqu' il y a quelques dizaines d'années. On ne se posait pas de questions. Même ceux qui ne savaient pas le faire savaient qu'il fallait faire comme ça. On aurait sorti un livre sur l'autorité, à cette époque-là, personne ne l'aurait acheté, je peux vous dire. Quel est le problème ? C'était le temps des évidences ; l'autorité se vivait sur un mode qui était le mode de l'évidence. C'était un mode extraordinairement confortable pour tout le monde : pour les éducateurs, ils ne se posaient pas la question « *Est-ce que je fais bien ?* » La phrase avec les enfants c'était : « *C'est comme ça. Voilà.* » Et pour les enfants, c'était très confortable aussi, parce que c'était le monde de la sécurité absolue. Les adultes pensaient, eux obéissaient. De ce point de vue-là, c'était confortable. Je vous rappelle aussi que ce schéma a construit une partie des névroses qui sont présentes dans cette salle ! Le monde n'est pas aussi simple que ça. Mais ça fonctionnait ; ça fonctionne encore ; j'ai envie de dire « heureusement ».
- Quatrième scénario (qui est mon préféré, parce que vous commencez à comprendre que je suis un très mauvais sujet - je ne fais pas partie de votre congrégation, je ne suis même pas récupérable) - là il y a un passage un peu délicat, c'est **l'attitude réfléchie** : « **Ce n'est pas ce que tu ressens ; ta grand-mère t'attend, alors tu y vas** ». Ames sensibles, bouchez-vous les oreilles, ça commence comme ça : « *Eh bien, écoute, je comprends très bien que tu n'aies pas envie d'aller voir ta grand-mère* » - alors là c'est le moment difficile, affrontez-le avec courage - « *d'ailleurs, je ne te demande pas de l'aâmmmer* ». Ah ! Je ne parle pas d'amour évangélique, nous sommes d'accord ; je vous parle de quelque chose d'un peu gluant et sirupeux qu'on voit à la télévision parce qu'on s'aâmmme. Je vous rappelle qu'il y a des grands-parents pas aimables ; il y a des parents pas aimables, il y a des parents persécuteurs... Je vais essayer d'être orthodoxe. Je vous rappelle qu'un livre de référence nous a demandé d'honorer notre père et notre mère, pas de les aâmmmer dans ce sens. Car la question c'est : « **Ce n'est pas ce que tu ressens ; ta grand-mère t'attend, alors tu y vas** ».

J'arrête mes inepties. Mes quatre scénarios ne sont évidemment pas imaginaires. Vous pourriez en inventer d'autres. Il y a du chantage affectif aujourd'hui dans l'éducation, dans la famille. Il y a du **chantage affectif** aujourd'hui dans la vie de l'école. C'est tellement bien de faire plaisir à la maîtresse. Il y a de la **négociation** ; il y a de **l'imposition classique**, il y a de **l'attitude réfléchie**, ce que vous voudrez... Qu'est-ce qui est en train de se passer ? C'est qu'aujourd'hui nous avons quitté le temps des évidences et **qu'il n'y a plus de modèle unique d'exercice des limites**. Il y a un trouble profond des adultes : ils sont en questionnement permanent sur : « *Doit-on ? ne doit-on pas ? Jusqu'où faut-il aller ?* ». C'est ça la question. On est sur ce temps de troubles.

2.1. **Aidons les parents à frustrer les enfants**

Je continue mes petites histoires. Cette fois, je reviens à la réalité, sans rien travestir. Je vous l'ai dit, je suis très investi dans le **travail avec les parents**. Dans ce travail avec les parents, je me retrouve souvent le soir dans des salles qui ressemblent à celle-là ; je leur tiens à peu près le même propos. « *Monsieur Mariani, il ne faut pas que la réunion dure plus tard que 10 heures ; après on prend le verre de l'amitié* ». 9h30, on s'arrête et on dit : « *On peut discuter encore un peu* ». 10h30, on discute toujours ; 11h moins le quart ; 11 heures : on n'arrive pas à terminer. Je dis « *Quand même il faudrait prendre le verre de l'amitié. C'est important* ». Oui, oui. Mais, au fait... Moi je titube, je ne sais plus ce que je raconte. Je vous raconte sur le **mode de l'humour parce que c'est la meilleure façon de mettre les choses à distance**, mais pas de l'ironie et encore moins de la condescendance. Et quatre fois, cinq fois, six fois...

je ne saurais plus vous dire, j'ai en face de moi un couple, monsieur et madame : « *Monsieur Mariani, on a une question à vous poser* ». « *Tentez-votre chance, je ne garantis rien mais allez-y !* » - « *On ne voulait pas le dire devant tout le monde tout à l'heure mais on a un problème. Oui, on a bien compris les limites, tout ça ; vous avez raison, oui c'est bien, oui c'est vrai, mais nous on a un souci* ». « *Qu'est-ce qui vous arrive ?* ». « *Le petit est encore dans notre lit* ». Alors, là, avec le métier vous apprendrez qu'il ne faut pas demander l'âge du petit parce que ça vous complique la vie. Alors, ils disent : « *C'est un problème ?* ». L'imbécile de service qui a pris le train de Paris : « *Oui, c'est un problème* ». « *Ah oui, c'est bien ce qu'on pensait* ». Je vous répète que je ne me moque pas d'eux, parce que vous allez voir que je ne moque pas du tout d'eux. J'ai même une vraie tendresse, une solidarité vis-à-vis de ces gens. Les enseignants diront : « *Tu vois bien ; encore des parents démissionnaires ! Comment veux-tu qu'on travaille maintenant à l'école avec des gens comme ça ? on ne peut rien faire...* ». Du calme, on se calme. Asseyez-vous, détendez-vous, buvez un peu, tartiflette... On se détend.

Oui, c'est un problème. On a expliqué pourquoi avant ; ils sont tellement idiots qu'ils ont compris, n'est-ce pas : « *Evidemment, ils sont démissionnaires, ils ne comprennent rien...* ». Quand est-ce qu'on va retrouver un minimum de respect pour ces personnes... Vous connaissez des parents démissionnaires qui restent jusqu'à onze heures du soir à écouter un gugusse qu'ils ne connaissent ni d'Eve ni d'Adam, qui débarque de Paris pendant que les enseignants sont soigneusement restés devant leur télévision ? Et on ose les appeler démissionnaires ! au nom de quoi ? Par contre, ils sont en train de faire une bêtise monumentale ; ça on est bien d'accord. **Ils ne sont pas démissionnaires** ; ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai du tout : **ils ne savent pas faire**, ce n'est pas la même chose. Attention aux étiquettes que nous mettons sur les personnes. Et la maman me dit : « *Oui, oui, on a compris ; mais si on lui dit non, il va être malheureux* ».

Réponse de l'imbécile de service : « *Oui. Evidemment qu'il va être malheureux* ». Grand problème des pères - je ne sais pas si en Italie ou en Belgique c'est la même chose ? « *Mais il va pleurer !* ». Les pères ne supportent pas que les enfants pleurent. On est obligé de leur rappeler que les pleurs, ce n'est pas féminin et qu'il faut pleurer très régulièrement. Si vous oubliez, faites-vous pleurer régulièrement ; vous verrez, ça soulage, ça dégage, c'est excellent. N'attendez pas qu'on vous fasse pleurer, pleurez tout seul. Ça fait du bien ; ça fait partie de la commune humanité de pleurer.

Oui, l'enfant va pleurer. Les parents sont scotchés ! Qu'est-ce qu'ils ont en tête ? Qu'est-ce qu'ils ont compris des avancées pourtant réelles de la psychologie ? Ils ont compris que le métier de parents, c'était de rendre son enfant heureux. « *Mais vous demandez qu'il soit malheureux ?* ». Non, je ne demande pas qu'il soit malheureux ; je demande que **l'enfant se cogne à la limite**. Si nous sommes dans un magasin de meubles, il y a des petits lits, c'est pour les enfants. Les grands lits, c'est pour les parents. Les lits de trois places, ça n'existe pas ! « *Ah, oui, c'est vrai* ». Pourquoi ?

La maman, après : « *Monsieur Mariani, j'embrasse mon petit garçon sur la bouche, c'est tellement mignon ! Vous ne trouvez pas ça mignon ?* » - « *Vous savez, moi, expertise en mignonnes, je suis nul. Je n'ai jamais été mignon et je ne trouve pas les gens mignons. Donc, je ne peux pas vous dire ; mais vous allez l'air beaucoup plus compétent que moi là-dessus. Vous me dites que c'est mignon : je n'en doute pas* ». La maman place ça sur un plan moral ; mais la morale n'a rien à voir avec cela. « *Mais alors, c'est vilain ?* » - « *Non, c'est dangereux. Je ne vous parle pas d'hygiène. Dans notre société, qui s'embrasse sur la bouche ?* » Ils cherchent, ils sont un peu gênés : « *f* ». Ok les amoureux : ils se mettent à égalité. C'est le seul espoir qu'ils se transforment en union, je vous rappelle, quelle « *qu'elle soit et quelle que soit sa nature* » (!) **Un enfant, on ne doit jamais se mettre à parité avec lui.** L'histoire de l'enfant dans le lit des parents : bien sûr que psychanalytiquement, c'est très dangereux. Je ne vous parle même pas de cela.

Remettre chacun à sa place. Refusons de culpabiliser ceux qui ont des difficultés à vivre l'autorité. Excusez-moi, aujourd'hui, tous les adultes ont quelque part un enfant dans leur lit. Oui, oui, vous, moi : c'est-à-dire un « *non* » qu'on n'arrive pas à assumer.

Vous voyez que nous vivons une époque terrible. Quand un responsable transgresse des codes fondamentaux qui fait qu'il se met au niveau des jeunes, il n'est plus responsable. Le « *parler jeune* » est une catastrophe : laissons les jeunes parler jeune ; ils ont bien le droit. Mais ne parlons pas comme eux : nous ne sommes pas comme eux. Non, un responsable ne tutoie pas un jeune quand il le rencontre sans savoir. En fait, tutoiement ou vouvoiement, ça n'a aucune importance ; ce qui compte, c'est la bonne distance. Nous ne sommes pas à égalité. Regardez mes petits babouins ! Je vous assure que c'est très sérieux. **Aujourd'hui, des enfants qui n'ont plus d'adultes qui jouent le rôle d'aînés sont orphelins de la notion de limite qui va les faire grandir.**

Osons travailler en équipe dans l'établissement : parents, enseignants, éducateurs - excusez-moi pour ceux que j'oublie - parce que nous sommes troublés en tant qu'adultes. Pour vous, Ma Sœur, la limite elle est évidente ici ; pour la collègue d'à côté, non. On a terminé le temps des évidences sur cette question de l'autorité. Nous avons à la reconstruire ensemble. Sur le principe, on sait ce qu'il faut faire : refuser de se mettre au même niveau. Maintenant, **sur le comment, on a tout à reconstruire ensemble**, selon la culture, selon le milieu, selon l'histoire du lieu. On peut en reparler parce que moi, ce qui m'intéresse, c'est le comment ; ce n'est pas de faire des grands discours.

Après déjeuner : travail de groupes

pour s'approprier ce qui nous a été transmis et en extraire un point de vigilance ou un point d'action prioritaire, un axe de travail.

Ensuite par établissement : « Nous maintenant, dans notre établissement, qu'est-ce qu'on retient, qu'est-ce qu'on désire de mettre en action ? Repartir pour vivre mieux le projet créateur de notre Mère Fondatrice.

Conseil d'Yves Mariani : « C'est bien de partager des réalités différentes, mais en s'occupant bien du COMMENT. Si on ne le fait pas, cela ne sert à rien. Au lieu de nous précipiter en bon enseignant pour noter ce qui ne va pas, regardons ce qui fonctionne. »

CONCLUSIONS

Bruno MAGDELAINE

Imaginez comme il est difficile de faire la synthèse de la synthèse lorsque nous avons un orateur qui appartient à la famille des « rebelles ». C'est une famille qui existe, qui, évidemment, est dans la provocation, mais une provocation qui permet de faire avancer. C'est le cas d'Yves Mariani...

Traditionnellement, quand un colloque « politiquement correct » se tient, pour faire la synthèse, on reprend les grandes lignes de ce que l'orateur a exprimé, on valorise l'intérêt de ses propos et on le remercie très chaleureusement. Là on n'invite pas Yves Mariani !

Donc je ne fais pas une conclusion dans cet esprit même si, pourtant, il y aurait matière à valoriser son intervention. Je vais donc prendre deux ou trois points que je juge importants et qui me semblent, non pas pouvoir être repris par chacun, mais peut-être alimenter notre réflexion.

- **D'abord l'HUMOUR : soyons drôles !** Yves Mariani nous a fait rire ce matin et c'est en nous faisant rire avec les babouins que de grandes leçons pédagogiques nous ont été données. Faisons rire nos élèves, faisons rire nos parents et faisons rire nos professeurs.
- **Ensuite, soyons COOL.** Il faut se donner le temps de se retirer, de penser pour se régénérer. Par exemple, comme peuvent le faire certains, fermer les yeux pour mieux se concentrer. Lorsqu'on ferme les yeux cela s'appelle de la « veille acoustique » : on entend, on veille en même temps, mais la machine tourne.
- **Le troisième, c'est OSONS !** C'est le terme qui est revenu le plus souvent, et qui nous rejoint ; c'est l'audace dont on a parlé ce matin, que l'on retrouve à mainte reprise dans le *Plan d'Education*. Sans reprendre le détail : Osons faire du bien, inventer des petites choses, utiliser le réseau dans toute sa force ; osons mutualiser, osons prendre du temps, être sage, constants, patients ... audace permanente dans les petites choses comme dans les grandes.

Donc, finies les valeurs ? On en parle moins mais **on les vit et on les partage** le mieux possible.

Alors, avec quoi allons-nous repartir ce soir ? J'ai envie de rebondir sur la dernière proposition d'Yves Mariani ; chacun la reprendra ou ne la reprendra pas. Peut-être : « **Donnons-nous le temps de travailler le lien avec les parents** », c'est ce qui me semblent être le dénominateur commun qui ressort de nos échanges de la journée.

Je ne saurais pas voter à votre place, nous n'avons pas le temps, mais je pense qu'au sein de notre réseau, il serait intéressant que l'on commence à échanger sur ce qui existe et sur ce que l'on peut développer dans ce domaine.

Yves ! Pour te réserver, c'est un parcours du combattant ; pour te garder, c'est sans doute aussi difficile mais j'ai cru comprendre que certains d'entre nous souhaitent te retrouver à d'autres moments pour poursuivre la réflexion. Je sais que ton calendrier est fort chargé, mais je sais aussi que tu feras tout ce qui est en ton pouvoir pour essayer d'y répondre le mieux possible.

Pour ce que tu nous as apporté et pour ce que tu nous apporteras, nous te remercions très chaleureusement.

Yves MARIANI

Je n'ai rien contre les valeurs naturellement. Mais je voudrais vous rappeler que votre réseau s'appelle « **l'Alliance** ». Là, je voudrais prendre ma casquette de membre de l'équipe nationale d'animation de l'Enseignement Catholique : **il est urgent que nous fassions alliance** : faire alliance pour partager nos valeurs - on le sait - mais surtout **partager ce que nous faisons** les uns et les autres : si on ne se donne pas cet appui, nous sommes aujourd'hui en relatif danger. C'est tout le sens de la journée des Communautés qui aura lieu en décembre : donner à chacun le temps de s'arrêter pour partager, enseignants, parents, éducateurs, personnels, élèves, arrêtons-nous pour partager ce que nous faisons pour le valoriser. Cela devient un enjeu très urgent. Nous avons, dans cette salle comme ailleurs, des gens isolés aussi et il est urgent de reconstruire ce lien.

Il est **urgent de refaire alliance** autour de cet essentiel qu'il ne faut pas minimiser. Il y a 14 Observatoires pédagogiques en France qui sont des lieux où l'on vient partager librement. Vous êtes où, les Congrégations ? Je ne vous vois pas. Dans votre réseau interne, vous avez des projets, vous allez vous retrouver en Italie. **Génial ! N'oubliez pas le quotidien de l'Alliance, les petites choses qui font que lorsqu'on est découragé, on va reprendre pied.**

Indication bibliographique

Un temps nouveau pour l'éducation et la pédagogie,
Service de Publications de l'Enseignement Catholique

Les intertitres sont de la responsabilité du comité de rédaction.

